

substitué à la question des sources canoniques celle des relations multiples entre les discours, littéraires ou non. Au-delà, se pose aussi la question des relations entre différents arts (littérature et : musique, spectacle, peinture, cinéma...). On peut dès lors craindre que l'intertextualité soit un phénomène si général que chaque lecteur puisse y trouver les relations qu'il voit et veut voir. L'OuLiPo a humoristiquement évoqué cela en parlant de « plagiat par anticipation » (ainsi les Grands Rhétoriciens auraient fait de l'oulipisme...). Mais on peut aussi considérer que le choix de privilégier tel ou tel ordre de sources est significatif des différences idéologiques entre écoles et mouvements littéraires et, au-delà, entre catégories sociales et entre époques. Alors, l'étude des sources et de l'intertextualité ne doit plus avoir pour but un illusoire inventaire définitif de références, mais plutôt le repérage des ordres de sources dominants, indices des changements historiques et sociaux.

► CERQUIGLIANI B., *Éloge de la variante*, Paris, Le Seuil, 1989. — DRAGONETTI R., *Le mirage des sources*, Paris, Le Seuil, 1987. — MARICHAL R., « La Critique des textes », in : Samaran C. éd., *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961. — ZUMTHOR P., « Erich Auerbach ou l'éloge de la philologie », *Littérature*, n° 5, 1972. — Coll. : « Décoder le texte — Text, Reading and Comprehension », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, LXIX, v. 3, 1991.

Aline LOICQ

→ Citation ; Génétique (Critique) ; Histoire ; Imitation ; Influence ; Intertextualité ; Parodie ; Pastiche ; Philologie.

SPICILÈGE → Anthologie

STATISTIQUE

L'approche statistique du littéraire consiste à dénombrer et analyser quantitativement des séries d'unités constitutives des textes ou de la vie littéraire. Elle s'applique aux œuvres et aux textes d'une part, à l'histoire et à la sociologie du littéraire de l'autre. Ses outils vont du simple comptage, dont procède par exemple le calcul de la fréquence d'un mot, à la mobilisation de techniques élaborées, comme l'analyse factorielle des correspondances, qui permettent de discerner des proxi-

mités ou des différences entre des textes ou entre des auteurs.

Dans la première moitié du xx^e s., des travaux pionniers, ceux de Jean-Baptiste Estoup et de Heinz Zipf, sur le nombre et la variété des mots dans un texte, ont établi les bases d'un champ de recherche vaste, créatif et interdisciplinaire. Mais c'est avec le développement de l'informatique et du traitement semi-automatique de larges corpus que la statistique littéraire s'impose réellement. Pierre Guiraud, à partir d'études sur la poésie symboliste, en fait la base d'une linguistique structurale et d'une stylistique ; Charles Muller s'intéresse pour sa part au lexique de Corneille ; pour les langues anciennes, la constitution de concordances offre un matériel de recherches statistiques sur les structures métriques. Le traitement en série suppose de très vastes corpus et la mise au point de logiciels capables de les analyser : en France, l'un des premiers et des plus connus est *Hyperbase*, développé par Étienne Brunet. Les logiciels de ce type se nourrissent de larges ensembles textuels, comme par exemple *Frantext*, base de données de grands textes de la littérature française. L'une des applications de la statistique littéraire à ce corpus est le calcul de la fréquence relative de chaque mot, que l'on retrouve dans le *Trésor de la Langue française*.

À côté de ces approches textualistes se sont développées des recherches statistiques autour de la vie littéraire et de l'histoire du livre : ainsi des travaux fondés sur la théorie des champs, comme ceux d'Alain Viala sur les écrivains de l'âge classique, de Rémy Ponton sur le champ littéraire en France entre 1875 et 1905, et de Gisèle Sapiro sur les écrivains français durant la Deuxième Guerre mondiale. Rassembler de grands corpus d'auteurs et d'œuvres et analyser les genres pratiqués, les professions, les études, les appartenances politiques, etc., fournit des bases révélatrices pour l'histoire littéraire. De même en histoire du livre, les travaux d'Henri-Jean Martin et l'*Histoire de l'édition française*, dirigée par lui-même et Roger Chartier, mettent en évidence la pertinence de l'approche statistique. Et de même encore l'analyse de réseaux littéraires.

L'approche quantitative soulève deux questions fondamentales : la catégorisation et l'interprétation. Comme, bien évidemment, il est nécessaire de définir ce que l'on compte, la catégorisation suppose de construire des unités, qu'elles soient textuelles (mot, etc.) ou extratextuelles (sexe, profession, etc.) : cette opération est déterminée par l'usage que l'on veut faire de ces catégories, donc des questions que l'on pose à l'objet étudié, et elle risque toujours de préjuger des résultats. Par exemple, pour les générations d'écrivains, si l'on ne considère que la date de naissance, on risque de perdre de vue les différences de trajectoires : mieux vaut donc prendre en compte la date d'entrée en littérature, corrélée à l'âge.

L'interprétation du résultat est encore plus riche d'aléas. On l'a vu avec la querelle autour des œuvres de Molière. En 2004, deux chercheurs, Dominique et Cyril Labbé, procèdent à un inventaire lexical qui montre une proximité entre certaines pièces de Molière et les œuvres de Corneille ; ils en tirent une confirmation de la vieille hypothèse de Pierre Louÿs, à savoir que Corneille serait l'auteur de la majorité des pièces attribuées à Molière. Cette thèse, qui a suscité un débat, trouvé écho dans la presse et attiré l'attention du public sur la statistique littéraire, permet aussi de voir qu'une approche limitée au lexique doit être maniée avec prudence : la chronologie, les influences, les contacts sont déterminants en la matière. La statistique du littéraire n'offre pas de réponse absolue. Elle pose des questions aux autres disciplines du littéraire, des questions dépendant de la créativité des chercheurs tant pour leur formulation que pour leur interprétation.

► LEBAR L. & SALEM A., *Statistique textuelle*, Paris, Dunod, 1994. — LEMERCIER C. & ZALC C., *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008, « Repères ». — MORETTI F., *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2008. — Coll. : *L'art et la mesure : Histoire de l'art et approches quantitatives, sources, outils, méthodes*, colloque organisé par B. Joyeux-Prunel (<http://www.diffusion.ens.fr/index.php?res=cycles&idcycle=409>).

Björn-Olav Dozo

→ Recherche en littérature.

STÉRÉOTYPE

Le terme de stéréotype appartient en premier lieu au domaine de l'imprimerie où, au début du XIX^e s., l'usage du substantif désigne un cliché métallique en relief. Par métaphore (du procédé de reproduction et non de l'objet fini), il renvoie, depuis le début du XX^e s., dans le domaine psychologique et sociologique où il s'impose, à une idée ou à une opinion, acceptée sans réflexion et largement répétée. Ainsi, le stéréotype se définit aussi bien par le manque d'originalité que par sa vocation à être partagé ; qu'il soit une pensée de convenance va naturellement de pair avec sa diffusion au sein des représentations collectives et des schémas culturels. De fait, il concerne tous types de discours, y compris le littéraire, qui – ne serait-ce que par l'héritage rhétorique du lieu commun – emprunte autant qu'il les forge les modèles conventionnels, s'imprègne de l'imaginaire social, et le façonne en retour.

L'idée, sinon le terme, de stéréotype s'impose au XIX^e s., à un âge où, pour la littérature, il n'est pire péché que la convention : le recours aux idées toutes faites, aux procédés éprouvés, aux formes d'expression rebattues n'a plus sa place quand la personnalité de l'auteur est mise en avant, quand sa mission lui commande de faire œuvre originale. C'est Flaubert qui, après 1850, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, manifeste l'une des intelligences les plus féroces de la stéréotypie et de son potentiel de dénigrement de la morale bourgeoise. À la suite de quoi, à l'orée du XX^e s., chacun à leur manière, Léon Bloy et Remy de Gourmont témoignent avec dérision, violence, mais aussi esprit de méthode, d'une visée péjorative du lieu commun qui perdurera chez les romanciers-critiques ultérieurs. Il est symptomatique de retrouver dans les années 1950, chez Sarraute, au cœur d'une entreprise qui s'applique au renouvellement des formes et des matières romanesques, le besoin impérieux de dégager l'écriture de sa « gangue d'idées préconçues et d'images toutes faites » (*L'ère du soupçon*, 1956), pour mettre en scène, contre la stéréotypie de la parole en société, l'authenticité du tropisme corporel.

Dans la constellation lexicale de l'impensé, de l'implicite culturel, le stéréotype, apparu le